

Nadine Naïtali

## La jouissance supplémentaire et « la face Dieu \* »

Je vous rappelle les deux énoncés de mon argument sur lesquels repose mon exposé :

– « Il y a une jouissance à elle, à cette *elle* qui n'existe pas [...] dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve – ça, elle le sait <sup>1</sup> » ;

– « Le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais ils n'en savent rien <sup>2</sup>. »

Ces deux affirmations de Lacan sont extraites de la leçon du 20 février 1973 du séminaire *Encore*. Elles vont nous permettre d'aborder ce qu'est « la jouissance supplémentaire ». Supplémentaire, terme qui par son équivoque met en avant le silence qui règne sur l'existence d'un *en plus* de jouissance. Nous tenterons aussi de saisir pourquoi Lacan évoque les mystiques pour dire quelque chose de cette jouissance ; nous remarquerons d'ailleurs qu'il attribue le terme de « témoignage » aux mystiques, mais aussi aux psychotiques quand il parle dans le *Séminaire III* de « témoignage de l'inconscient ouvert ». Enfin, nous nous tournerons, si je peux dire, vers « Dieu » grâce à la jouissance féminine.

Ce qui m'a conduite à travailler ces questions dans un cartel, ce sont d'abord les textes de Freud sur la sexualité féminine et ensuite ce que Lacan interroge en 1958 dans « Propos directifs... », quand il se demande, je le cite, « si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme, et notamment

\* Soirée des cartels, « La femme et la jouissance féminine », Paris, mai 2009.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 71.

le courant de l'instinct maternel <sup>3</sup> ». Je mettrai de côté l'instinct maternel, qui nous amènerait à questionner les intrications qui existeraient entre mère, femme et jouissance supplémentaire, et centrerai mon propos de ce soir sur ce que nous allons appeler pour peu de temps « la femme ».

Nous savons que le lien qui veut qu'homme et femme soient en concordance avec leur sexe anatomique n'est plus pertinent avec Lacan. Freud pressent déjà une limite à cette dialectique présence-absence de l'organe quand il écrit en 1923 : « Il n'existe [...] pas un primat génital mais un primat du phallus <sup>4</sup>. » Un écart est dès lors suggéré entre l'organe et le phallus ; mais c'est toujours en référence au petit garçon et au pénis que Freud tente de cerner ce qu'il en est de la sexualité féminine. Dans son article de 1932, « La féminité », nous sentons bien son embarras : « [...] dans un bon nombre d'existences il se produit une alternance répétée de périodes dans lesquelles la masculinité ou la féminité a pris le dessus. Une part de ce que nous, hommes, appelons "l'énigme de la féminité" dérive peut-être de cette expression de la bisexualité de la vie féminine <sup>5</sup> ».

Ce terme d'alternance ouvre déjà la voie à la division de la jouissance féminine. Bien que Freud, comme le dit Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse*, soit à la hauteur d'un discours au plus près de la jouissance, il nous abandonne cependant sur le terrain « brûlant » de la jouissance féminine. Il faudra attendre les différents développements de Lacan relatifs aux signifiants, à la dialectique de l'être et de l'avoir et aux trois registres R, S, I pour articuler la signification du phallus, et aborder autrement cette jouissance.

La jouissance, dès la première leçon d'*Encore*, Lacan l'attrape par son lien avec le droit, ce dernier permettant de limiter, distribuer la jouissance. Jouir d'un droit ne signifie rien d'autre que de pouvoir en jouir, mais jusqu'à un certain point. Ainsi, la Loi qui fait arrêt à la jouissance interdite de la Chose, à la jouissance « éternelle », ouvre l'espace au désir. Au fond, la jouissance, « c'est ce qui ne sert à rien <sup>6</sup> »,

3. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 730.

4. S. Freud, « L'organisation génitale infantile », dans *La Vie sexuelle*, Paris, puf, 1969, p. 114.

5. S. Freud, « XXXIII<sup>e</sup> conférence "La féminité" », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 175-176.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 10.

précise-t-il, de l'en plus, si on peut dire. Loi, désir et jouissance sont donc intrinsèquement liés à la loi du signifiant pour les sujets qui y sont entrés. Ainsi, il n'est pas surprenant de définir les femmes, les hommes, les enfants comme signifiants, signifiants qui ne se réfèrent qu'à un discours.

Lacan va alors avancer que chez les femmes il y a pourtant toujours quelque chose qui échappe au discours. Cela rejoint son interrogation de 1958. Que faut-il entendre, s'il y a quelque chose à entendre ? Puisque, comme Lacan l'avait déjà noté dans les « Propos directifs... », les femmes se taisent sur « la nature de l'orgasme vaginal [qui] garde sa ténèbre inviolée <sup>7</sup> ».

Abordons maintenant ce que sont « homme et femme » que Lacan définit dans ...*Ou pire* avec les formules de la sexuation. Il indique que le sujet a à se déterminer par rapport au phallus et donc à la castration. Ces formules sont valables pour les êtres parlants, ceux, je cite Lacan, « qui se trouve[nt] être dans la position d'habiter le langage <sup>8</sup> », c'est-à-dire pour les sujets divisés.

Je rappelle donc les quatre formules de la sexuation <sup>9</sup> empruntées à la logique formelle d'Aristote. Lacan les réécrit pour montrer l'impact du Nom-du-Père sur cette écriture logique, notamment sur celle de la négation en y introduisant le *pas-tout*. Ces formules se lisent deux à deux ; elles sont les seules à définir la bipartition des êtres parlants qui s'inscrivent, indépendamment de leur sexe anatomique <sup>10</sup>, soit du côté de la part dite homme, soit de celle dite femme. Nous remarquerons quand même qu'à la page 75, Lacan précise que cette inscription correspond « grossièrement » au sexe biologique <sup>11</sup>.

### **Côté gauche se range la part homme des êtres parlants**

On lit en bas à gauche « Tout x est fonction de phi de x ». C'est par la fonction phallique que l'homme s'inscrit comme tout, avec l'existence de l'exception qui nie l'universalité de la formule en haut

7. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 727.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 74.

9. Je me servirai dans la suite de l'exposé du tableau qui se trouve dans le séminaire *Encore* à la page 73.

10. On peut se questionner sur l'impact du sexe anatomique dans cette inscription. Cf. aussi p. 6, note 20.

11. Point qui serait donc aussi à discuter.

à gauche. Lacan définit cette exception comme la fonction du père. Ce  $x$  qui n'est pas soumis au phallus et qui fait exception est le père mythique de la Horde, père qui jouit, lui, de toutes les femmes et convoque la jouissance sexuelle en tant que *Genuß*, jouissance toute, celle d'avant l'Œdipe. La loi n'a pas encore barré l'interdit de la Chose, la mère. Le « pour *tout* homme » repose donc sur une exception.

Cela a pour conséquence que l'homme qui a accepté la fonction phallique, je cite Lacan, « il n'y a aucune chance qu'il ait jouissance du corps de la femme, autrement dit, fasse l'amour <sup>12</sup> ». Bien que l'homme croie aborder la femme, il aborde en fait la cause de son désir, le reste de la division signifiante, soit l'objet  $a$  <sup>13</sup>. L'acte d'amour, c'est ça, « c'est la perversion polymorphe du mâle <sup>14</sup> ». Nous sommes du côté de la jouissance phallique. L'homme jouit d'un reste.

### **Côté droite se range la partie femme des êtres parlants**

Lacan écrit de ce côté deux formules inédites : une universelle négative où la négation porte sur le quanteur quel que soit – la formule se lit en bas à droite : « *Pas-tout*  $x$  se place dans la fonction phallique » – et une particulière négative, avec une double négation en haut à droite. Cette dernière signifie qu'il n'y a pas de  $x$  qui fasse exception à la fonction phallique. De ce côté, les femmes ne constituent pas un ensemble universel, il n'y a de référence aux femmes qu'une par une. En s'inscrivant du côté du *pas-tout*, le sujet a le choix de se poser ou non dans le phi de  $x$ .

Il n'y a donc pas *La* femme, telle qu'on pourrait la retrouver dans la psychose, où précisément il y a un pousse à cette exception du fait que le signifiant phallique est refusé, ce qui laisse place à ce *La*, d'être la femme permanente de Dieu comme pour Schreber. La femme ne peut donc s'écrire qu'à barrer le *La*, pronom défini désignant l'universel. Ainsi, « *La* » femme n'existe pas, car *elle* n'est pas toute. Pourtant, ce *La* est bien un signifiant, mais c'est le seul qui ne peut rien signifier, si ce n'est qu'il fonde la femme qui n'est pas-toute.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 67.

13. Cf. le schéma de la division dans *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Seuil, Paris, 2004, p. 37.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68.

Il s'agit de bien saisir que les femmes sont doublement divisées<sup>15</sup>. Elles sont soumises comme tout être parlant au phallus. D'une part la jouissance est prise dans la fonction phallique et dans les filtres du signifiant, et d'autre part, comme elles n'y sont pas toute, elles ont une jouissance supplémentaire. Cette dernière n'est pas complémentaire de la jouissance phallique, car il n'y a pas de jouissance toute. Les *pas-tout* peuvent par conséquent avoir rapport avec Phi, soit avec l'objet *a*, ce qui leur ouvre l'accès à la jouissance sexuelle, incomplète, signant leur rapport à la castration, et ils ont rapport avec le manque dans l'Autre, ils peuvent ainsi accéder à une jouissance non causée par l'objet *a*. Reste et manque semblent au cœur de la jouissance féminine, féminine en tant que *pas-tout*. La jouissance de la femme *pas-toute* se dédouble donc dans et hors symbolique. Ce *dans* et *hors* souligne la différence avec la psychose mais complexifie la clinique avec les femmes.

Précisons ce qu'est la jouissance sexuelle. Lacan explique qu'elle « est marqué[e], dominé[e] par l'impossibilité d'établir [...] l'Un de la relation *rapport sexuel*<sup>16</sup> [...] marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique<sup>17</sup> ». Cette dernière s'articule donc autour du phallus en tant que signifiant, représentant universel du désir qui mortifie la jouissance du corps et répond à la satisfaction de la parole. La jouissance, en tant que sexuelle, ne peut être que phallique, ce qui veut dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre en tant que tel<sup>18</sup>. Il n'y a pas de rapport sexuel.

Que peut-on énoncer alors de la jouissance supplémentaire non phallique et donc non sexuelle ? De quoi jouit « en plus » La femme qui n'existe pas ? À quel endroit s'adresse cette jouissance, à quoi répond-elle ? Et quand ça lui arrive à *elle*, d'où ça lui arrive-t-il ? Il y a donc une impasse concernant la jouissance sexuelle, phallique.

Dans *L'Angoisse*, Lacan constate que « le lieu de [la jouissance féminine est] lié au caractère énigmatique, insituable, de son orgasme<sup>19</sup> ». Ainsi, la part femme de ces sujets a quelque chose « d'être ange », équivoque Lacan. Ce quelque chose dans la jouissance

15. Cf. ce qu'indique la partie inférieure du tableau, p. 73.

16. *Ibid.*, p. 13.

17. *Ibid.*, p. 14.

18. *Ibid.*

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 307.

du corps, d'un en plus, marque-t-il ce que Lacan rappelle dans *L'Angoisse* de la supériorité des femmes sur l'homme en matière de jouissance <sup>20</sup> ?

Notons que Lacan définit la jouissance comme la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui le symbolise. Si l'Autre est le lieu de la parole et l'ensemble des corps soumis à la loi (ce qui est avancé dans *La Logique du fantasme*), alors nous sommes corps de signifiant, le signifiant étant à la fois « cause de la jouissance <sup>21</sup> » et ce qui fait « halte, [...] coup d'arrêt <sup>22</sup> » à la jouissance.

Seulement, ce lieu ne tient pas, il y a une faille, un trou, une perte, un manque dans l'Autre inhérent à sa fonction de trésor du signifiant. Ce lieu existe parce qu'il est barré ; Lacan l'écrit S(~~A~~) pour indiquer qu'il y a un signifiant qui manque dans l'Autre puisque l'Autre n'est qu'un signifiant, ce que veut dire « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Et « La femme a rapport à S(~~A~~), et c'est en cela [...] qu'elle se dédouble », affirme Lacan dans la leçon du 13 mars. Il dira un peu plus loin que de ce S(~~A~~) il désigne la jouissance féminine. Est-ce de ce manque de signifiant, du manque structural que jouit ~~La~~ femme et/ou l'Autre barré jouit d'elle ? Autre, toujours Autre dont elle jouit mentalement ?

Par conséquent, La femme qui n'existe pas parfois, si j'ose dire, « barre »... sans trop savoir où elle part. Elle se dédouble, s'absente... Le trait d'écriture qui barre le *La* indiquerait qu'il y a un réel en jeu. Barre qui ne sépare pas les lettres S et s, qui ne se trouve pas au-dessus de la lettre comme dans les formules de la sexuation, mais qui barre une lettre et un signifiant, en l'occurrence le grand A et le *La* de La femme. L (elle) et A sont de ce fait barré en ce *La*. Devient-elle alors son propre partenaire au lieu de l'Autre ? Barrée dans l'Autre, elle se trouve entre jouissance sexuelle et absence de signifiant. « Les vraies femmes, ça a toujours quelque chose d'un peu égaré <sup>23</sup>. » La femme « coupée en deux », pour reprendre le titre du film de Chabrol, témoignerait-elle donc que momentanément elle quitte une attache avec le signifiant, qu'elle n'est plus sujet de l'inconscient, qu'il y a un trou ? Jouirait-elle de la barre qui signe la

20. *Ibid.*, p. 306.

21. *Ibid.*, p. 27.

22. *Ibid.*

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 195.

négarion de la jouissance sexuelle ? Viendrait-elle en cette jouissance à la barre témoigner de la vérité... muette ?

On se souvient à ce titre que Lacan, dans le *Séminaire III*, soutient que s'il n'y a pas de matériel symbolique, il y a un obstacle. Le caractère d'absence, de vide, de trou du sexe féminin conduit le sujet féminin à un défaut dans la réalisation de sa sexualité<sup>24</sup>. Le sujet doit alors s'appuyer pour s'identifier sur l'image de l'autre sexe. Là où il ne manque rien chez la femme, il y a un manque de symbolisation. Dans *Encore*, Lacan symbolise ce manque de signifiant par le trait qui barre le signifiant *La* sans signification. Il précise qu'il « est indispensable de marquer la place, qui ne peut pas être laissée vide<sup>25</sup> ». Pourquoi ? Peut-être pour suppléer l'absence de matériel ; de l'écrire supplée le manque de dire, tente d'écrire le réel.

Il est donc bien difficile de parler de La femme qui n'existe pas, et à La femme le sexe ne dit rien, cette jouissance ne signifie rien et peut-être *elle* n'en sait rien. C'est en ce *La*, seul signifiant sans signifié, que chez *elle* quelque chose échappe au discours, car « de son essence, [dit Lacan], elle n'est pas toute<sup>26</sup> », pas toute au phallus ; je cite encore Lacan : « Elles ne savent pas ce qu'elles disent<sup>27</sup>. » Cela rejoint cette affirmation dans ... *Ou pire* : « [...] il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du Réel, à savoir mis à part un petit rien insignifiant [...] elles sont pas castrables. Parce que le phallus, [...] eh bien, elles ne l'ont pas<sup>28</sup> ». Nous pouvons alors concevoir qu'« il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots<sup>29</sup> », dit Lacan. Pour *elle*, la nature des mots dans cet espace du pas-tout exclut La femme et ce manque de signifiant pour la dire l'exclut des choses : « C'est parce que l'homme a des mots qu'il connaît des choses<sup>30</sup> », précise Lacan dans le *Séminaire III*.

Bien qu'elle n'en sache *peut-être* rien, de cette jouissance, quelque chose pourtant se sait par l'intermédiaire de la jouissance du

24. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 199.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 12 janvier 1972.

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 199.

corps, car quand *elle* l'éprouve, « elle le sait », dit Lacan ; il ajoute : « A est barré par nous [...]. Ça ne veut pas dire qu'il suffise de le barrer pour que rien n'en existe <sup>31</sup>. » Ainsi, c'est l'éprouvé qui témoigne que ça a eu lieu au-delà du phallus. C'est ce que signifie ce *peut-être*... Elle n'en sait peut-être *pas-tout* rien, peut-être aussi parce qu'elle n'est pas, en phi, hors discours.

Revenons à nos deux énoncés concernant ce « elle l'éprouve ». Le terme « éprouvé », dérivé de prouver, dans un premier sens signifie « mettre à l'épreuve » – ce dont témoignent les mystiques avant de rencontrer l'extase, moment de souffrance dans leur chair, de désert, d'abandon de l'Autre, Autre qui met à l'épreuve... à l'épreuve de l'impossible complétude ? Éprouver, par extension, c'est « vérifier, connaître par expérience personnelle, ressentir ». Cette jouissance se vérifierait donc par la « preuve ». Mais une preuve personnelle, subjective, non logique, qui ne se déduit pas. Le témoignage de cette jouissance, de ce jouir des sens, de ce jouir intérieur... est un savoir motus. Mot tu, car il n'y a pas de mot... savoir seulement et intensément éprouvé. La jouissance féminine ou S(A) nous met sur la voie de l'ex-sistence. Et c'est de S(A), de la jouissance féminine que Lacan pointe que « Dieu n'a pas encore fait son exit <sup>32</sup> ». C'est peut-être en ce point qu'il convoque le témoignage des mystiques.

Les mystiques par leur nom même rendent compte du mystère, du sens caché, du « corps mystique », qui est le Christ. Ils rendent compte en ce sens de Dieu. Le « mystère », du grec *mustêrion*, quant à lui se rattache aux dérivés de *muein*, qui veut dire se fermer et a donné « myope ». Ce qui nous regarde à travers cette jouissance, serait-ce le blanc de l'œil de l'aveugle évoqué par Lacan dans *L'Angoisse*, notre propre mystère caché dont peut-être la jouissance supplémentaire pourrait témoigner ? Jouissance aveugle dont on ne sait rien... car il n'y a rien.

Si on n'en sait rien, de cette jouissance radicalement étrangère et motus, qui ne peut s'énoncer par le signifiant, je propose de lire dans les écrits des mystiques le témoignage comme preuve d'un réel. Les mystiques tentent d'écrire ou de « décrire » aussi exactement que possible ce qu'ils ont éprouvé, l'expérience de « ce qui est », de la rencontre ineffable : éprouvés corporels et intimes, jaculations mystiques

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 78.

32. *Ibid.*

au-delà du phallus. L'écrit permettrait la mise à plat d'un réel et nous renseignerait sur quelque chose d'absolu dans cette jouissance : « C'est en somme ce qu'on peut lire de mieux [...] *Y ajouter les Écrits de Jacques Lacan*<sup>33</sup> », précise Lacan. Les pas-tout laisseraient ainsi une trace, comme Lacan, le trait sur la lettre.

L'écriture tenterait-elle de suppléer à ce *pas-tout* sur quoi repose la jouissance féminine ? Nous retrouvons ici le fait qu'il « est indispensable de marquer la place qui ne peut être laissée vide ». Écrire ou barrer le *La* de la femme d'un trait rendraient compte de la tentative de freiner une rencontre possible avec la pulsion de mort. L'angoisse possible que suscite la jouissance non causée par l'objet *a* serait ici à questionner.

Lacan remarque que ce sont surtout des femmes qui écrivent des choses très sérieuses sur cette expérience de jouissance, mais aussi quelques hommes doués, comme saint Jean de la Croix qui a connu, je le cite, ce « sublime sentir de l'essence de Dieu même<sup>34</sup> », ce « sentiment d'intense plaisir et de gloire éprouvé jusque dans les dernières articulations des pieds et des mains ». Thérèse d'Avila quant à elle exprime cette jouissance de la façon suivante : « Mon âme était ravie et, généralement, ma tête suivait ce mouvement sans que je puisse l'arrêter, et parfois mon corps tout entier était attiré au point de s'élever au-dessus du sol. Mais cela ne m'arriva que rarement. Cela se produisit une fois alors que je me trouvais dans le chœur avec d'autres religieuses et que je m'étais agenouillée pour communier [...]. Quelquefois, quand je commençais à sentir que le Seigneur s'apprêtait à accomplir ce prodige, je m'allongeais par terre et mes compagnes s'approchaient de moi pour me retenir, mais cela n'empêchait pas l'opération divine de se réaliser<sup>35</sup> [...] ». »

Qu'est-ce qui se réalise ? Dans *L'Éthique de la psychanalyse*<sup>36</sup>, Lacan avance que l'opération religieuse gît dans l'opération mystique, opération de sacrifice de jouissance. Sacrifice pour la satisfaction du désir où le sujet paie une livre de chair, un morceau de corps. Mais ce qui se passe dans l'extase, dans l'opération divine semble aller

33. *Ibid.*, p. 71.

34. Jean de la Croix, *Poèmes mystiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975, p. 39-40.

35. Sainte Thérèse d'Avila, *Le Livre de la vie*, Paris, Cerf, 2002.

36. Cf. la leçon du 6 juillet 1960 (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986).

au-delà. Témoigne-t-elle justement du lieu vide laissé par l'opération d'extraction, du côté du tout Autre, de Dieu ?

Cet intérêt pour les mystiques, paradigme du *pas-tout*, permet à Lacan d'articuler l'autre jouissance à Dieu. En effet, et pour conclure, je précise que Lacan dans la leçon du 20 février cherche à montrer que « ce bon vieux Dieu » existe, mais bien sûr d'une certaine manière. Je cite Lacan dans la leçon du 16 janvier : « L'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, [...] se produit le dieu – le dieur – le dire. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là <sup>37</sup>. »

Le dire donc, ça fait Dieu, mais « pour un rien ». Quand Lacan propose d'interpréter une face de l'Autre, la face Dieu comme supportée par la jouissance féminine, donc supportée par le manque de signifiant dans l'Autre, est-ce une façon de nouveau d'insister sur le fait qu'*elle*, le mystique ne savent rien de cette jouissance ? Dieu serait donc supporté par ce « rien savoir de cette jouissance » réellement, par un je « l'éprouve » comme seule preuve. L'Autre étant barré, la face Dieu ne peut être localisée qu'en  $S(\mathcal{A})$ , lieu qui je le rappelle désigne la jouissance féminine. C'est par conséquent sur un manque structural que la face Dieu existe, lui aussi, dans le trou du réel de la structure.

Lacan parlera de « biglerie » au lieu de l'Autre parce que c'est aussi en  $S(\mathcal{A})$  que s'inscrit la fonction du père « en tant qu'elle se rapporte à la castration », dont Lacan a affirmé le lien singulier avec le réel pour la femme *pas-toute*. Il faudra attendre *R.S.I.* pour affiner cette articulation complexe. On peut toutefois avancer que le trou dont il s'agit ici intéresse non pas le signifiant mais bien « l'autre du corps, l'autre de l'Autre sexe <sup>38</sup> » qui concerne La femme qui n'existe pas. Celle-ci porte le poids de la face Dieu dans ce trou et de ce fait révèle une jouissance forclosée qui la fait radicalement Autre à elle-même, *ravide* si vous me permettez ce néologisme.

37. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 44.

38. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.